

#### IV

### LE COUP DE FOLIE ROMANTIQUE

#### L'AVENTURE DE VENISE

George Sand n'avait pas eu à attendre le succès. Son premier livre l'avait rendue célèbre ; le second la fit riche, ou tout comme : elle nous apprend qu'elle l'a vendu quatre mille francs ! Il lui sembla que c'était tout l'or du monde. Elle n'hésita pas à échanger la mansarde du quai Saint-Michel pour l'appartement plus confortable du quai Malaquais, que lui céda Delatouche.

Il y avait alors à Paris un personnage qui commençait d'exercer sur le monde des auteurs une sorte de royauté tyrannique. François Buloz venait de profiter de l'effervescence intellectuelle de 1831 pour créer *la Revue des*

*Deux Mondes*. Audacieux, énergique, bizarre, très fin sous une écorce rude, obligeant avec des airs bourrus, la légende le guettait. Il est resté le type légendaire du directeur de Revue, dont il avait la première qualité, qui consiste à deviner les gens de talent, et l'autre qui est de tirer d'eux et d'en exprimer toute la littérature qu'ils contiennent. Intraitable au point d'enfermer sous triple verrou le rédacteur dont l'article n'était pas terminé, on le maudissait, et parfois on se brouillait avec lui : on lui revenait. Une Revue qui, pour ses débuts, avait, entre autres collaborateurs, George Sand, Vigny, Musset, Mérimée, était, comme on dit, « bien partie ». George Sand nous apprend qu'après une lutte entre la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes* qui se disputaient son travail, elle s'est livrée à la *Revue des Deux Mondes* pour une rente de 4.000 francs, trente-deux pages d'écriture toutes les six semaines. La *Revue des Deux Mondes* publiait, en 1833, *Lélia* : elle achevait de publier la *Tour de Percemont* dans son numéro du 1<sup>er</sup> janvier 1876. Cela fait une collaboration

qui, sauf interruptions, s'étend sur un espace de quarante-trois années.

Le critique de la *Revue des Deux Mondes* était en ce temps-là un homme fort estimé, fort peu aimé : je veux dire qu'il était universellement détesté. C'était Gustave Planche. Il prenait son rôle de critique au sérieux. Il s'efforçait de mettre les auteurs en garde contre leurs défauts : cela ne plaît guère aux auteurs. Il s'efforçait de mettre le public en garde contre ses engouements : cela ne plaît guère au public. Il semait les colères et récoltait les vengeances. Il n'en allait pas moins, poursuivant ses exécutions avec impassibilité. Mais cette impassibilité n'était qu'apparente. Et c'est ici le côté curieux de l'histoire. Ces tempêtes d'hostilité, qu'il avait provoquées, le faisaient souffrir. Car le fond de son caractère était bienveillant. Il y avait chez lui des coins de tendresse et de mélancolie. Aprement pessimiste, il cherchait à sa tristesse un remède dans un travail acharné et dans un complet dévouement à l'art... Pour comprendre ce portrait et le deviner ressemblant, nous

n'avons qu'à nous souvenir, nous tous qui l'avons connu, de notre grand Brunetière, qui lui aussi chercha dans un exclusif dévouement à la littérature une diversion au plus sombre pessimisme, qui cachait sous sa rudesse tant de bonté, qui fut si noble, si ardent, si combattif, et dont on eût pu croire qu'il mettait sa coquetterie à collectionner les ennemis, alors qu'il souffrait chaque fois à se découvrir un nouvel adversaire... Quand parut *Lélia*, le roman ayant été malmené dans *l'Europe littéraire*, Planche provoqua en duel le rédacteur de l'article, un certain Capo de Feuillide. Qu'on parle encore de l'impassibilité des critiques austères ! Le duel eut lieu. Il s'ensuivit entre George Sand et Planche un commencement de brouille. C'est depuis lors que les critiques ont renoncé à se battre pour les auteurs.

Vers le même temps, George Sand prit un confesseur. Ce fut Sainte-Beuve. Il était assez bien désigné pour l'emploi, d'abord par son extérieur vaguement ecclésiastique, ensuite par un goût qu'il a toujours eu pour les secrets et les aveux chuchotés. George Sand avait en

lui une confiance absolue. Elle trouvait qu'il était « près de la nature des anges ». A vrai dire, et justement vers ce temps-là, le docteur angélique était en train de s'insinuer dans les bonnes grâces de la femme de son meilleur ami, et il écrivait ce *Livre d'amour*, la pire vilénie qu'un homme puisse commettre : divulguer une faiblesse dont il a profité. Mais quoi ! lui aussi, il aimait, il luttait, il priait ! George Sand proteste de sa « vénération » pour lui. Elle s'institue sa pénitente.

Et elle commence sa confession par un aveu difficile, celui de ses relations avec Mérimée : elles furent courtes et mauvaises. Elle avait été fascinée par l'esprit de Mérimée. « Pendant huit jours, je crus qu'il avait le secret du bonheur ». Au bout des huit jours, elle « pleurait de souffrance, de dégoût et de découragement ». Elle avait espéré le dévouement d'un consolateur : elle ne trouvait « qu'une raillerie amère et froide »<sup>1</sup>. L'expérience avait manqué. Encore !

1. Cf. Lettres à Sainte-Beuve.

Voilà donc les conditions où se trouve George Sand. Sa position est extérieurement calme, indépendante, avantageuse. Mais sa vie intérieure est de nouveau désolée. Elle se dit profondément découragée. Elle a vécu des siècles; elle a subi un enfer; son cœur a vieilli de vingt ans, et rien ne lui sourit plus. D'autre part la vie publique achève de l'attrister. L'horizon s'est assombri. On n'en est plus aux espoirs infinis et à l'enthousiasme de 1831. « La République rêvée en juillet aboutissait aux massacres de Varsovie et à l'holocauste du cloître Saint-Merry. Le choléra venait de décimer le monde. Le saint-simonisme... avortait sans avoir tranché la grande question de l'amour »<sup>1</sup>. C'était la dépression succédant à l'exaltation, phénomène bien connu au lendemain des convulsions politiques et qu'on pourrait appeler la perpétuelle banqueroute des promesses révolutionnaires.

C'est sous ces influences que George Sand

1. Histoire de ma vie.

prise 1<sup>er</sup> Juny  
 soit avec  
 mes, etc.

Je suis revenue de  
 ne c'est ombien beau  
 es allée. Il fait  
 d'argent pour cela.

non pas de l'argent  
 ne puis rien dire

ne puis rien dire  
 qu'il n'est rien  
 littéraire. rien de plus.

pour deux mois encore  
 et puis payé mon

encore mon éditeur  
 à peu. Je comptais

il y a deux mois  
 réviser l'ouvrage

compagnon de l'ouvrage  
 et suis tombée malade



1834 Venise 1<sup>er</sup> Juin  
(publié, mais avec  
des corrections, etc.)

Mon ami à présent que j'ai vu les dunes de  
Fontenay-le-Comte, j'ai dit que c'est un bien beau  
pays mais que je n'y suis pas allé. Il fait  
trop chaud et je n'ai pas assez d'argent pour cela.  
Si j'en avais j'irais à Paris tout de suite et non  
ailleurs. Si tu entends dire que j'ai voyagé dans  
l'archipel, sache donc bien qu'il n'en est rien  
et que c'est une mauvaise littérature. Rien de plus.  
Je suis maintenant à Venise pour deux mois encore  
à travailler comme un cheval pour payer mon  
voyage d'Italie que j'ai dû murer à mon égard  
mais dont je m'acquiesce peu à peu. Je comptais  
être débarrassé de cette carrière il y a deux mois  
mais des circonstances imprévues (maladie de  
Mastelle qui fait mon compagnon de voyage  
et surtout de la quelle j'ai eu toutes les  
mois même plus tard après l'arrêt, un  
voyage de quatre ou cinq mois, mais majoré par  
quelques fois de mille et quelques chagrins  
d'esprit <sup>et de cœur</sup> assez sérieux m'ont retardé dans mon  
travail et dans mes profits par conséquent. Je  
suis sur un cheval à l'attache. Depuis quelques  
mois surtout, que la paresse m'a trahi, et le  
malheur surtout. Néanmoins mon voyage n'est pas  
sans et pour le moment je suis dans une  
position assez heureuse. Mais j'ai souffert  
beaucoup d'être si long de mes enfants et depuis  
si longtemps. J'ai été dans une grande conjonction  
par le silence de Bonaparte, la tranquillité  
de sa mère je ne sais pourquoi. Mais j'ai reçu  
aujourd'hui une lettre de Gustave Pappe qui  
en contenait une de mon père, et une lettre  
de Laure Decary qui me donne de nouvelles

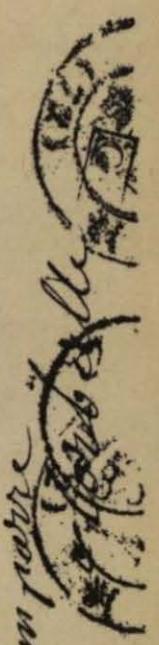
envoie moi à M<sup>r</sup> Saglio - Speyeria Ancillo  
Campio San Luca.  
Venise  
M<sup>r</sup> Saglio



audoy

Monsieur Chatiron  
M. de la Roche  
Paris  
Cordé

particulier M<sup>r</sup> de la Roche  
De la Roche



FAC-SIMILE D'UNE LETTRE AUTOGRAPHE DE GEORGE SAND, ÉCRITE DE VENISE A HIPPOCRATE CHATIRON  
(Collection de M. René Doumic.)

écrivit *Lélia*, achevée en juillet et parue le 10 août 1833.

Il est absolument impossible de donner une analyse de *Lélia*. A vrai dire, il n'y a pas de sujet ; les personnages ne sont pas des êtres de chair et de sang : ce sont des allégories qui se promènent au jardin des abstractions. *Lélia* est une femme qui a été éprouvée par la vie, qui a aimé, qui a été déçue par l'amour, qui ne peut plus aimer. Elle réduit ainsi au désespoir le doux poète Sténio, plus jeune qu'elle, qui croyait à la vie, à l'amour, et de qui l'âme ingénue se flétrit desséchée par le scepticisme de la belle, de la dédaigneuse, de l'ironique, de l'ennuyée *Lélia*. Cette étrange personne a une sœur, Pulchérie, qui est une courtisane fameuse et qui oppose à ses vaines doléances son insolente luxure. C'est ici l'opposition de l'Intelligence et de la Chair, de l'Esprit et de la Matière. Puis voici Magnus, le prêtre auprès de qui *Lélia* représente la tentation et qui doute. Et voici le grand ami de *Lélia*, Trenmor, le forçat sublime. Trenmor était riche et beau ; il a aimé ; il a été jeune ; il a eu vingt ans.

« Seulement il les a eus à seize ans » (!!) Puis il est devenu joueur. Ici un extraordinaire panégyrique de la sombre passion du jeu. Trenmor se ruine, en vient à emprunter pour ne pas rendre, finit par escroquer cent francs à un « vieux millionnaire fraudeur et libertin », comme si le libertinage du volé excusait l'escroquerie du voleur ! Il a été condamné à cinq ans de travaux forcés. Il a subi sa peine et ainsi il s'est régénéré. « Si je vous disais que tel que le voilà, brisé, flétri, perdu, je le trouve plus haut placé dans la vie morale qu'aucun de nous... Puisqu'il avait mérité ce châtement, il a voulu le subir. Il l'a subi. Il a vécu cinq ans fort et patient parmi ses abjects compagnons... Cet égout infect, Trenmor en est sorti debout, calme, purifié, pâle comme vous le voyez, mais beau encore comme la créature de Dieu... » Vous savez combien les forçats seront chers aux romantiques. Mais ai-je besoin de vous rappeler comment et d'où ils nous sont revenus, en ces derniers temps, auréolés de souffrance et de pureté ? Vous avez tous présents à l'esprit et *Crime et Châtiment* de

Dostoïewsky et *Résurrection* de Tolstoï. La vertu de l'expiation, la religion de la souffrance humaine, quand elles nous sont revenues de Russie, nous les aurions saluées comme de vieilles connaissances, si certaines œuvres essentielles de notre littérature ne nous étaient plus étrangères que les livres qui en sont issus à l'étranger.

La dernière partie du roman appartient à Sténio. Dépité par les dédains de Lélia qui l'a jeté dans les bras de sa sœur Pulchérie, il s'est plongé dans la débauche. Nous le retrouvons chez Pulchérie, en pleine orgie, puis dans un couvent de Camaldules, en conversation avec Trenmor et Magnus... Dans ces sortes d'ouvrages il ne faut s'étonner de rien... Ici une longue apostrophe à Don Juan que Sténio déplore d'avoir pris pour modèle. Vous ne doutez pas que le pauvre garçon ne finisse par le suicide. Il choisit la noyade qui avait, comme on voit, toutes les prédilections de l'auteur. Lélia arrive à temps pour s'agenouiller auprès du cadavre de cet enfant qui fut sa victime. Et Magnus surgit à propos pour étrangler

Lélia. Des mains pieuses ensevelissent Lélia et Sténio, unis et pourtant séparés jusque dans la mort.

Ce que nous venons de résumer ici, c'est la version originale de *Lélia*. George Sand reprit son œuvre en 1836 pour la remanier profondément et la gâter d'autant. Il est bien fâcheux que cette rédaction nouvelle — allongée, alourdie, obscurcie — ait définitivement remplacé l'autre. Sous sa forme première, *Lélia* est une œuvre d'une rare beauté, mais de la beauté d'un poème ou d'un oratorio. Cela est fait de l'étoffe de nos rêves. C'est une succession de rêveries assorties à la teinte de l'âme 1830. Il y a, à chaque époque, une sensibilité diffuse, des idées en suspension dans l'air, et qu'on retrouve à peine différentes chez les écrivains du même temps, sans qu'ils se les soient empruntées. *Lélia* est en quelque sorte la somme des thèmes qui avaient cours dans le roman personnel et dans la poésie lyrique d'alors. Voici le thème de la souffrance bienfaisante et inspiratrice : « Reviens donc, ô ma douleur ! Pourquoi m'as-tu quit-

tée ? C'est par toi seule que l'homme est grand. » Et l'on dirait du Chateaubriand. Thème de la mélancolie : « La lune se leva... Que m'importaient la lune et ses nocturnes magies ? Je n'attendais rien d'une heure de plus ou de moins dans son cours. » Et l'on dirait du Lamartine. Voici la malédiction à la nature impassible : « Oui, je détestais cette nature radieuse et magnifique, car elle se dressait là devant moi, comme une beauté stupide qui se tient muette et fière sous le regard des hommes, et croit avoir assez fait en se montrant. » On songe au Vigny de la *Maison du berger*. Voici la religion de l'amour : « Doute de Dieu ! doute des hommes, doute de moi-même si tu veux, mais ne doute pas de l'amour ! » Et c'est du Musset.

Mais le thème qui domine tous les autres, ou, si l'on veut, et puisque nous nous sommes engagés dans les comparaisons avec la musique, qui revient comme un *leitmotiv*, c'est celui de la désolation, de l'universelle désespérance, et du mal de vivre. C'est la même plainte qui, depuis Werther, retentit

d'un bout à l'autre de la littérature. C'est la même souffrance qu'ont redite à tous les échos René, Oberman, Lara. Les éléments en sont les mêmes : l'orgueil qui nous empêche de nous adapter aux conditions de la vie universelle, l'abus de l'analyse qui avive et fait saigner toutes nos plaies, l'affolement de l'imagination qui évoque à nos yeux le décevant mirage de Terres promises, dont nous sommes les éternels exilés. Lélia vient personnifier, à son tour, le « mal du siècle. » Sténio lui reproche de ne savoir chanter que la douleur et le doute. « Combien de fois vous m'êtes apparue comme un type de l'indicible souffrance où l'esprit de recherche a jeté l'homme ! Ne personnifiez-vous pas, avec votre beauté et votre tristesse, avec votre ennui et votre scepticisme, l'excès de douleur produit par l'abus de la pensée ? » Il ajoute : « Il y a bien de l'orgueil dans cette douleur, ô Lélia ! » En vérité, c'est une maladie. Car Lélia, non plus que ses frères en désespérance, n'a pas eu à se plaindre de l'existence. Ce sont les conditions générales de l'existence, telles qu'elles

s'imposent à tous les hommes, qui leur sont douloureuses. Ainsi, dans la santé, le jeu de nos muscles nous est une joie, mais malades nous sentons sur notre poitrine le poids de l'atmosphère et nos yeux sont offensés par l'aimable lumière du jour.

Quand parut *Lélia*, ce fut parmi les vieux amis de George Sand une stupeur. Jules Néraud, le Malgache, lui écrivait : « Que diable est-ce là ? Où avez-vous pris tout cela ? Pourquoi avez-vous fait ce livre ? D'où sort-il, où va-t-il ?... Ce type, c'est une fantaisie. Ça ne vous ressemble pas, à vous qui êtes gaie, qui dansez la bourrée, qui appréciez le lépidoptère, qui ne méprisez pas le calembour, qui ne cousez pas mal, et qui faites très bien les confitures<sup>1</sup>. » Non, en effet, ce n'était pas elle. Elle était, elle, bien portante ; elle croyait à la vie, à la bonté des choses et à l'avenir de l'humanité, comme faisaient, vers le même temps, Victor Hugo et Dumas père, ces autres forces de la nature. Une âme étrangère à la sienne

1. *Histoire de ma vie.*

entrait en elle, et c'était l'âme romantique. Avec cette magnifique puissance de réceptivité qui est en elle, George Sand accueille tous les souffles qui lui viennent des quatre coins du romantisme. Elle les répercute avec une ampleur, une profondeur de sonorité, une richesse d'orchestration inouïes. Désormais à toutes les voix masculines qui s'étaient élevées pour maudire la vie, une voix de femme s'ajoutait — et elle les dominait !

Dans l'évolution psychologique de George Sand *Lélia* est cela même : c'est le début de l'envahissement de cette âme par le romantisme. Individualité d'emprunt, sans doute, mais qu'on ne saurait prendre ou rejeter à son gré, comme un masque. Elle adhère à la peau. George Sand avait beau dire à Sainte-Beuve : « Ne confondez pas trop l'homme avec la souffrance... Et ne croyez pas trop à tous mes airs sataniques : je vous jure que c'est un genre que je me donne »<sup>1</sup>. Sainte-Beuve ne s'alarmait pas à tort. C'était lui, le confes-

1. Lettres à Sainte-Beuve.

seur, qui avait raison. La crise de romantisme était commencée. Elle va prendre la forme aiguë et atteindre à son paroxysme pendant l'équipée de Venise. C'est, si vous le voulez bien, à ce point de vue que nous nous placerons pour étudier, après tant d'autres, ce fameux épisode.

Vous savez qu'il n'y a pas de sujet dont on ait davantage, et sans la rassasier, entretenu la curiosité des lecteurs. Rien qu'avec les livres consacrés à la question depuis dix ans, on ferait une bibliothèque. Tour à tour, M. Rocheblave, M. Maurice Clouard, le docteur Cabanès, et le bon félibre Mariéton, et l'ardent collectionneur Spœlberch de Lovenjoul et M. Decori ont versé aux débats les pièces du procès<sup>1</sup>. Grâce à eux, nous possédons la correspondance complète de George Sand et de Musset, et le journal de George Sand et le journal

1. Consulter : ROCHEBLAVE, *La fin d'une Légende*. — MAURICE CLOUARD, *Documents inédits sur A. de Musset*. — D<sup>r</sup> CABANÈS, *Musset et le D<sup>r</sup> Pagello*. — PAUL MARIÉTON, *Une histoire d'amour*. — V<sup>te</sup> SPÆLBERCH DE LOVENJOL, *La vraie histoire de Elle et Lui*. — DECORI, *Lettres de George Sand et Musset*.

de Pagello. A l'aide de tous ces documents, M. Charles Maurras a composé sous ce titre : *les Amants de Venise*, un livre qui est d'un psychologue et d'un artiste, et auquel je ne ferai qu'un reproche, c'est de voir partout le calcul et l'artifice et de pas croire assez à la sincérité. Et comment oublier que, dès l'année 1893, l'essentiel avait été dit par l'écrivain si pénétrant, par la femme admirable que fut Arvède Barine ? Le chapitre qu'elle a consacré dans sa biographie d'Alfred de Musset à l'épisode de Venise est encore ce qu'on a écrit sur la question de plus clair, de plus simple et de plus profond.

Sujet livré à la curiosité des hommes et à leurs disputes ! Car ce qui est singulier, c'est le zèle batailleur dont se sentent tout à coup animés ceux qui s'aventurent dans cette histoire. On y respire une atmosphère de combat. On se divise en partisans de George Sand et partisans de Musset ; et les deux partis ne s'accordent que sur un point : c'est pour rejeter tous les torts sur le client de l'adversaire. J'avoue qu'il m'est impossible de me passionner pour

un genre de discussion où nous sommes si mauvais juges. S'il fallait en croire les Mussetistes, le mal fait au pauvre poète par George Sand l'aurait réduit au désespoir et jeté dans la débauche. Mais s'il en fallait croire les Sandistes, George Sand ne se serait occupée de Musset qu'afin de l'arracher à la débauche et le convertir au bien. Je m'incline devant ces pieuses interprétations, mais je persiste à en préférer d'autres : j'aime mieux conserver à la physionomie de chacun des deux amants tout son puissant relief.

On a coutume enfin de plaindre ces malheureux qui ont tant souffert ! Au risque de passer pour un méchant homme, je me dispenserai de ces vains attendrissements. Car ces souffrances, les deux amants les ont souhaitées ; ils ont voulu en connaître l'incomparable saveur ; ils en ont tiré jouissance et profit. Ils avaient conscience qu'ils travaillaient pour la postérité. « La postérité répètera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard : On ne

parlera jamais de l'un sans parler de l'autre. » Juliette est morte à quinze ans ; Héloïse est entrée au couvent : les amants de Venise ont payé moins cher leur célébrité. Ils ont voulu donner un exemple, dresser un flambeau sur la route de l'humanité. « Le monde saura mon histoire : je l'écrirai... Ceux qui suivent la même route que moi verront où elle mène. » *Et nunc erudimini.* Regardons en effet, et instruisons-nous !

Leur liaison date du mois d'août 1833.

Elle avait vingt-neuf ans. C'était le moment de sa plus ardente séduction. Imaginez-la, l'enchanteresse, petite plutôt que grande, charmante de sveltesse, d'un visage si original avec cette peau brune aux tons si chauds, et cette opulente chevelure noire, et ces yeux, les grands yeux dont Musset, vingt ans après, conservait la hantise :

Ote-moi, mémoire importune,  
Ote-moi ces yeux que je vois toujours !

Et cette femme, qu'on eût aimée à la passion, rien que pour son charme de femme,

était une femme célèbre ! Et elle avait du génie !

Lui, avait vingt-trois ans. Élégant, spirituel, coquet, quand il voulait plaire il était irrésistible ; et il le savait ! Il était entré dans la réputation par cette explosion de fantaisie et de gaieté ; *les Contes d'Espagne et d'Italie*. Il avait écrit de beaux vers, rêveurs, inquiétants, hardis. Il avait donné *les Caprices de Marianne* où il s'était mis deux fois en scène, car il était à la fois Octave le sceptique, le désabusé, et il était Coëlio, le tendre et naïf Coëlio. Il croyait être Rolla. C'est à lui et non pas à un autre qu'aurait convenu, si d'ailleurs il eût jamais été prononcé, le nom d'enfant sublime.

Les voilà tous les deux. Ne dirait-on pas Lélia et Sténio ? Et pourtant *Lélia* a précédé l'aventure de Venise. Elle en est non pas le reflet, mais le pressentiment. Cela est digne de remarque, mais je suis bien sûr que vous n'y trouvez rien de surprenant. Si la littérature imite parfois la réalité, combien n'arrive-t-il pas plus souvent que la réalité se modèle sur la littérature ?